



L'OUVREUSE DE LOGES.



Voici un sujet de théâtre , sur lequel il est impossible de faire de l'érudition. Les Romains et les Grecs , toujours cités en fait de choses d'art, et toujours admirables quand il s'agit de l'art en lui-même, n'avaient pas l'idée d'une ouvreuse de loges. Comment auraient-ils compris cette mesquine invention de nos siècles d'argent , eux dont la magnificence large et éclairée ouvrait un cirque à vingt mille spectateurs , et

faisait applaudir Aristophane ou Térence à tout un peuple, assis sans distinction sur les vastes dalles de leurs théâtres géants! Dans ces jeux des hommes forts, où l'arène rugissait avec des tigres, étincelait du fer des gladiateurs, puis se changeait en lac immense où combattaient des vaisseaux, où trouver place pour ces petites restrictions fiscales, pour ce privilège qui nous talonne partout, et se déploie avec tant d'empire dans nos salles de carton doré? Hélas! en vieillissant, le monde se polit et se rapetisse. Les anciens avaient des grilles de fer à leurs cirques, et pour gardien un belluaire aux cheveux crépus, aux bras tachés de sang; nous avons des ouvreuses élégantes et polies, portant aux mains des bouquets de fleurs, et leurs clefs au bout d'un ruban!

Dans les provinces, où sont restés encore quelques vestiges défigurés de l'antiquité, une ouvreuse de loges a peu d'influence. Le spectateur paie à la porte et va s'asseoir, comme il le peut, sur quatre rangs de banquettes. L'aristocratie de l'argent, seule reconnue au théâtre, a ses loges inféodées, dont elle garde la clef dans sa poche, et le roi populaire de tout ce monde dramatique règle lui-même les rares différents qui peuvent s'élever. Mais à Paris! ville théâtrale, où tout le monde pose au sortir du lit, où le

cabinet d'un directeur a ses huissiers qui vous repoussent comme au ministère, et les sollicitateurs des audiences signées du secrétariat, il y a tout un monde de commis, d'employés, de subalternes échelonnés par ordre hiérarchique, entre le public et l'entrepreneur de ses jouissances. Tout est pour le mieux, et la centralisation n'est pas un mot. Qui voudrait s'en plaindre? La centralisation est une belle femme pleine de vices, que ses adorateurs lui pardonnent en l'admirant. A vous donc, provinciaux, le spectacle à bon marché, la liberté de circuler dans vos salles désertes; à nous, les loges de six personnes où trois hommes étouffent de gêne et de chaleur; à nous, les billets d'auteur pour lesquels on n'a pas encore inventé une place; à nous, les *petits bancs*, le journal-programme, les stalles de six pouces, et les ouvreuses.

Si j'avais à faire la statistique morale d'une grande ville, par un côté saillant, je choiserais ses théâtres; si j'avais ces théâtres à classer dans l'ordre de la civilisation, je me mettrais, pour couper court, à observer l'ouvreuse de loges. C'est elle en effet qui voit le plus et doit juger le mieux. C'est un être abstrait, multiple, divers, qui regarde en même temps le monde réel et le monde de la scène; qui connaît, du rideau, le devant doré, brillant, lustré, officiel, et l'en-

vers d'un gris sale, troué, confus, plâtré, en papillotes. C'est un observateur partout dans la même minute, et doué d'une organisation mobile; il rit aux Variétés, il écoute danser à l'Opéra, il juge un point d'orgue aux Bouffes, il bâille à l'Odéon, il frémit à la Gaité, il répète un pont-neuf au Vaudeville, il s'éteint avec les derniers rayons du Théâtre-Français. Et tout cela, confusément, interrompu, par bouffées, comme dans un rêve; se levant avant la péripétie, manquant l'exposition, n'ayant jamais entendu une ouverture, voyant cent fois dans un ballet trente jambes gauches et pas une jambe droite, selon que sa place est clouée à telle porte ou vis-à-vis telle lucarne; voyez-vous quelle confusion dans cette tête! que de lacunes dans cette intelligence! au grincement d'une serrure se mêle un lambeau de mélodie suave; derrière un carreau de vitre, à travers les plumes échevelées d'un béret, un pas de Taglioni, un entrechat de Montessu; au milieu du bruit des pas dans le couloir, des murmures énergiques qu'arrache aux victimes d'un long dîner, ce mot: Plus de place! quelque admirable farce d'Odry, coupée en deux par un bruyant éclat de rire. La plus malheureuse encore est l'ouvreuse du Gymnase, qui écoute à loisir sept vers détestables d'un couplet; le huitième amenait la pointe et faisait passer le reste; une porte s'ouvre, plus rien!

Vous est-il arrivé quelquefois, l'été, en respirant sous les arbres du boulevard, de suivre cette ligne de théâtres, qui s'étend de l'Opéra au *Petit-Lazari*? Avez-vous pensé à ces deux points extrêmes de la civilisation dramatique, à ces deux pôles de la misère et du luxe, à ces deux planchers de bois, dont l'un ferait envie aux capitales de l'Europe, l'autre la risée d'une sous-préfecture? Vous le connaissez ce Paris si varié, si extrême en tout, et pourtant avez-vous cru traverser la même ville, selon que vous admiriez au Marais cette foule en guenilles, au rire bruyant, aux mains noires, se presser à l'entrée de quelque cabane plâtrée, décorée du nom de théâtre, ou qu'au boulevard Italien, vous admiriez ces hauts chasseurs à épauettes, ces chevaux frisques, ces marche-pieds de velours, s'empressez, se cabrer, se dérouler, et quelque gros homme triste, quelque femme frêle et parfumée allant échanger les coussins d'un landau contre les coussins d'une loge. Eh bien! ce contraste n'est rien, comparé au contraste des ouvreuses. Observez et jugez.

Si vous entrez aux Funambules (et je ne vous conseille pas d'y aller *en partie*, avec la résolution prise de tout trouver détestable et de tout vanter le lendemain croyant faire des dupes); si donc vous allez voir Debureau, non sur la foi

d'un article de journal, mais pour admirer en conscience le plus grand comédien de Paris, je vous recommande l'ouvreuse des premières loges du côté droit. Cela coûte trois sous de moins que le côté gauche, parce qu'il y a plus de place, parce que vous verrez mieux la scène et que vous risquez d'être côte à côte avec le peuple. Pour moi, je ne vais que là. Vous remarquerez une dame d'un âge raisonnable qui se nomme madame Galard; vous vous mettrez auprès d'elle, car sa place est dans la salle, vous lui offrirez du tabac, et vous tâcherez de lier conversation en attendant l'entrée de Pierrot. Si votre air est le moins du monde goguenard, content de vous, moqueur, je vous en préviens, elle vous toisera d'un coup d'œil, vous indiquera poliment et froidement votre place et coupera court à vos avances. Mais si vous prenez une figure convaincue et curieuse comme l'exige le lieu, surtout si vous avez cette aisance d'habitué qui ne s'acquiert pas du premier coup, elle vous mettra, d'un tour de main, au courant de mille choses curieuses. Elle vous donnera le nom, l'adresse, l'état social et les mœurs des directeurs, auteurs, décorateurs, machinistes, musiciens et maîtres de ballet. Vous saurez l'histoire secrète des coulisses, les intrigues d'amour-propre ou d'amour; pourquoi mademoiselle Charlotte a cédé à sa sœur un rôle

travesti dans le vaudeville; pourquoi M. Debureau (car la pauvre femme en est encore à accoler à cette grande célébrité le nom prosaïque de monsieur) est fidèle à son éternelle farine; comment il a refusé les séduisantes propositions des entreprises rivales; pourquoi jamais il ne consentit à prendre un rôle parlé, comprenant bien, le grand homme! que lui, sublime acteur dans une personnalité qu'il a trouvée, serait tout au plus un talent médiocre dans les conditions ordinaires du drame. Elle vous dira les bienfaits de la révolution de juillet, ne laissant qu'un titre menteur aux Funambules, et substituant aux deux X de la corde roide, aux chandelles portées par les nègres du faubourg, les pompes réservées aux théâtres royaux, l'opéra, le ballet, la comédie, et bientôt le drame historique. Vous apprendrez comment la réputation de Debureau a grandi en quelques années, comment la presse l'a révélée il y a six ans, et, tout en bénissant les recettes grossies, l'ouvreuse rira dédaigneusement avec vous de ces ricaneurs du balcon qui viennent sottement insulter de leur faux goût à la belle et naïve joie de tout ce peuple.

Vous aurez ici une remarque importante à faire. Madame Galard dit *nous*, en parlant du théâtre des Funambules. Elle ne sépare point sa fortune de celle de l'entreprise; elle dira: «*Nous*.

« avons eu du bonheur ce mois-ci; presque tous
 « les soirs, salle pleine, et le dimanche, *entre*
 « nos deux représentations, plus de six cents
 « francs. — Nous allons remonter *l'Homme sau-*
 « *vage*. Belle pièce! un des triomphes de M. De-
 « bureau. — Que d'argent nous avons fait avec
 « *Ozella!* mais aussi, c'est à un monsieur des
 « Nouveautés que nous l'avions commandée!
 « — Nous allons retirer notre *Bœuf enragé*. Cer-
 « tainement c'est beau; on ne peut pas dire le
 « contraire, mais, voyez-vous, c'est bien connu.
 « Tout Paris le sait par cœur! »

Il y a mille lieues de cette existence identifiée avec le théâtre où elle se passe, ne faisant qu'un avec l'administration, touchant dans la main au régisseur en chef, parlant familièrement avec l'acteur qui fait recette, donnant de sages conseils à la jeune première, et cette vie mercenaire et isolée d'une ouvreuse de l'Opéra, qui n'a jamais vu de près M. Veron, et qui pourrait se soucier fort peu du grand succès de *Robert le Diable*, si l'assiduité de la foule n'était aussi pour elle un bénéfice de chaque soir. Celle-là, soyez-en sûr, ne vous dira pas *nous*, en parlant de M. Meyerbeer, comme madame Galard, de M. Laurent, le faiseur de pantomimes. — Vous avez sans doute ouï parler d'une servante de curé qui congédiait les pénitentes de son maître

en disant : « Aujourd'hui *nous* ne confessons
 « pas; » — mais vous comprenez bien que le valet de chambre d'un archevêque sait trop son monde pour répondre au proviseur d'un collège : Nous n'irons pas chez vous, confirmer, demain.

Du boulevard du Temple sautez sans transition au théâtre Italien. Là vous trouverez l'ouvreuse accoudée sur de moelleuses banquettes, vivant dans une atmosphère tiède et toute empreinte des légères senteurs qu'exhalent des fleurs rares. Elle est merveilleusement harmoniée à la société qui l'entoure. Ses manières ont un air de convenance et de dignité remarquables; elle vous rappellera tout-à-fait ces valets de grande maison, si affables pour les égaux de leurs maîtres, et qui réservent aux autres l'accueil et le ton protecteurs.

L'ouvreuse de Favart est une victime de la révolution de juillet. Rien au monde ne lui rendra ce parfum d'aristocratie, cette bonne odeur de parchemins, et ces belles manières d'outre-ponts qui faisaient de ce théâtre un salon de musique pour les *honnêtes gens*. C'est son expression pour les désigner. Aujourd'hui, elle a perdu le goût, la poésie de son état, et, recueillie en ses souvenirs, elle pleure les anciens jours avec amertume. C'est le type le plus fidèle du dévouement à la légitimité. Un intérêt blessé l'a jetée dans l'op-

position; au besoin, elle écrirait dans *la Mode*, et M. de Genoude est son prophète. Surtout elle abaisse un triste regard sur ce beau tapis rouge que M. Robert réservait au peuple crotté de juillet, et que trois mois de grosses bottes et de socques boueux ont plus fatigué que ne l'auraient fait en dix ans le soulier mince et le chausson de satin de la restauration. Elle gémit en écoutant le bourdon mélodieux de Lablache, la voix instrumentale de Rubini, regrettant de voir jeter de si belles choses à de tels connaisseurs. Les équipages de la porte, elle sourit de pitié à voir leurs panneaux ornés d'un chiffre mesquin, pensant à ces belles armoiries dont chaque jour le secret s'en va. Toute sa consolation est dans le foyer, où les dames ne vont plus et qui reçoit chaque soir l'élite des hommes purs dans les deux chambres. Elle saisit au vol les excellentes choses qui s'y débitent, les bons principes glissés entre l'annonce d'un début et la savante appréciation d'une *Cabaletta* de Rossini. Elle admire avec quelle facilité miraculeuse ces martyrs larmoyants des barricades, après avoir gémi dans l'après-dînée sur les malheurs du roi Charles et l'exil du pauvre enfant, se consolent le soir, lavant leur visage triste, selon le conseil de l'Évangile, et retouchent leurs cravates devant les glaces, devisant entre eux de bals, de

musique et de fins soupers. L'ouvreuse est avide de ces instructions édifiantes et, ses clientes l'attendent un quart d'heure dans le couloir.

Nous voici arrivés à la monographie de l'espèce ouvreuse. Jusque-là, nous n'avons considéré que des sommités échappant à l'analyse par leur nature d'exception.

Le caractère dominant chez l'ouvreuse est l'intelligence. M. de Spurtzheim et Lavater, le premier, en tâtant les crânes, l'autre, en observant les lignes du visage, n'ont pas mieux compris l'homme, ni saisi avec une sagacité plus rapide ses bons ou ses mauvais penchants. Un coup d'œil suffit à l'ouvreuse pour vous classer, soit dans votre position sociale, comme banquier, artiste, avocat, médecin, épicier, Saint-Simonien; soit dans vos rapports de famille, comme père, mari, frère, amant ou cousin. Il est bien rare que ces appréciations si fugitives ne soient pas exactes, et si vous voulez un peu réfléchir, vous comprendrez tout de suite que la profession d'ouvreuse ne serait plus possible sans l'emploi de cette seconde vue, qui ne se développe qu'à la lueur du gaz. Il est bon de vous dire que, le jour durant, c'est un être tout-à-fait commun, soumis à se mouiller quand il pleut, à souffler ses doigts pendant la gelée, et que vous coudoyez cent fois, sans que le moindre signe un peu remar-